

Conclusion

Charles Melman

Ce qui m'a paru, entre autres, intéressant pour nous dans ce que nous avons à apprendre dans ces journées, qui furent justement fort bien organisées et qui sont assurément très instructives, c'est de quelle façon finalement elles nous introduisent directement à une théorie de la connaissance c'est-à-dire que, de ce séminaire, les uns et les autres et je ne m'en exclus pas, nous ne pouvons retenir que ce qui vient pour chacun d'entre nous dans le cadre de notre fantasme. Je veux dire que ce qui est admissible en dernier ressort – on le vérifie bien sûr dans d'autres occasions pour chacun d'entre nous – ce qu'il est susceptible de retenir, d'appréhender c'est ce qui vient donc à l'intérieur de ce cadre, dans la contrainte automatique à ne même pas voir ce qu'il en écarte, puisque ce qu'il en écarte c'est ce qui viendrait déranger le cadre de son fantasme ; ce qui viendrait le mettre en cause dans son statut quant au désir c'est-à-dire que ça rentrerait par l'oreille et ça viendrait le toucher au-dessous de la ceinture ; ce qui avouons-le n'est pas spécialement agréable ni sympathique, ni même admissible. Cela encore plus à l'occasion de ce séminaire, puisque c'est celui qui précisément vient mettre en discussion, de façon inouïe – personne n'a jamais entendu cela – vient mettre en discussion justement ce qui est le cadre de son fantasme, ce qui est l'organisation de sa jouissance ; autrement dit ce qui assoit son existence, et du même coup sa morale, sa façon de penser, sa façon de baiser, enfin tout ce que l'on sait.

5

Dans ce contexte, on voit qu'un éventuel progrès, si tant est qu'il soit possible de sortir de cette contrainte, de cette topie qui est celle de chacun d'entre nous, de la localisation, du repérage de ce qui nous est propre, de la petite contrée dont nous surveillons attentivement et jalousement les frontières – faut pas l'entamer, faut pas faire du rentre dedans – c'est là que l'on voit qu'un éventuel progrès si donc il s'avérerait que le fantasme puisse être mis en cause, qu'un tel progrès n'est possible qu'à l'occasion de cet artifice qui s'appelle l'amour de transfert, bien qu'il soit destiné ordinairement à la déception puisque cet amour à l'endroit de – je m'expliquerai sur chacun de ces termes si vous le voulez, rapidement bien sûr – l'amour à l'égard du sujet supposé savoir vient à s'éclipser derrière la révélation de ce qui finalement faisait marcher la machine, cet objet inerte et sans âme qui commande la destinée de chacun d'entre nous. Et c'est là que l'on voit mieux, si tant est que ce soit nécessaire, que vous ne l'ayez déjà bien situé, où se situe le désir de l'analyste, car l'analyste va convenir avec vous... de quelle limite ?

Après tout, lui aussi, il a toutes les raisons d'être correct, d'être bien élevé, autrement dit de ne pas chercher à outrepasser les bornes. C'est donc bien là qu'on voit où se joue le désir du psychanalyste c'est-à-dire le fait de savoir s'il va accepter d'être le support – ça ne veut pas dire qu'il est l'objet a, le malheureux, ça n'est pas très gentil pour lui, même si certains confondent le fait d'opérer comme objet a et d'être objet a, ce n'est pas tout à fait la même chose – donc le fait de savoir s'il va accepter de déchoir de sa place de sujet supposé savoir et donc d'opérer au titre de ce qui va choir – je m'expliquerai sur cette chute – en tant qu'objet a. C'est bien pourquoi c'est l'analysant qui va le faire analyste si l'analysant lui-même tient compte ici de ce que le désir de l'analyste lui permet, lui propose et, comme ça a

été marqué au cours de ces actives et intéressantes journées, c'est bien pourquoi c'est finalement le destin de l'analysant qui décide si le gars a été analyste ou pas. Autrement dit si son désir a permis à une analyse d'aller à son terme.

Dans le texte de Freud : *Psychanalyse finie et infinie* sont venus sous sa plume les termes même qui sont ceux de la théorie des ensembles et qui se trouvent dans ce cas remarquablement à leur place puisque, comme nous le savons et le vérifions, l'analyse infinie c'est celle qui maintient à l'horizon, à l'horizon mental, à l'horizon de la cure, ce sujet supposé savoir, qui maintient avec lui la distance, qui le protège, autrement dit lui permet de jouir – je pense que cela a déjà été dit – lui permet de jouir de l'ignorance. En tout cas, il est dans la clinique de chacun d'entre nous de savoir de quelle façon l'ignorance peut être ce qui surtout est à défendre et à protéger, cette ignorance contre laquelle Lacan essayait de se mouvoir, en disant : Tu peux savoir, n'aie pas peur. Il y a là bien sûr une limite mais tu verras, tu t'y retrouveras, tu ne seras pas perdu, tu ne vas pas t'égarer, tu ne te retrouveras pas à l'asile. Tu peux savoir. En particulier, tu peux savoir que le *je*, le sujet est l'effet d'une combinatoire qui l'expulse ce *je* dans le Réel. Autrement dit, le *je* n'est pas l'auteur du texte qu'il produit mais qu'il est le produit de son texte. C'est pourquoi Scilicet n'était pas signé. Ce n'était pas une fantaisie supplémentaire de notre maître, ce n'était pas une bizarrerie de plus mais c'était la mise en acte de ce que précisément il enseignait.

Parmi les exposés de cet après-midi que j'ai beaucoup appréciés, j'ai regretté que Cyril s'arrête en chemin de son excellent début et qu'il n'aille pas jusqu'à questionner le fait de savoir si ce qu'il y a de commun entre la logique et la grammaire, c'est justement d'expulser le sujet dans le Réel, c'est-à-dire la grammaire comme venant forclure le sujet de l'énonciation. Une grammaire correcte c'est à la limite celle qui impersonnalise celui qui est venu mettre en place cet agencement dont on sait que l'exigence est celle de la correction, de l'exactitude, de la transparence, d'une orthographe sans équivoque et permette la saisie parfaite du sens. Je suppose que, à vous la rappeler sous ces traits, vous situez bien que la grammaire c'est justement ce qui est fait pour mettre en place l'éclipse du sujet de l'énonciation, celui qui fait des fautes d'orthographe, celui qui n'est pas correct, celui qui dérange, qui ne sait pas forcément ce qu'il veut dire, celui qui est dans l'ambiguïté, celui qui voudrait bien jouer des diverses orthographes possibles.

Ce que je me permets là de rappeler rejoint ce qui est actuellement un de nos soucis – il est étrange que ça n'ait pas été résolu depuis longtemps – celui de la transcription des séminaires, le fait de savoir s'ils doivent prendre la forme d'un écrit grammaticalement agencé et construit ou bien s'il faut y maintenir la place du sujet de l'énonciation. C'est-à-dire la place de la vérité. Vous avez le choix. Ou bien vous en faites un écrit et à ce moment-là allez savoir exactement de quoi ça parle, qui parle et à qui ça s'adresse ; ou bien vous maintenez ce qu'il en était du sujet de l'énonciation qui venait là apporter une série d'apories et de développements cherchant à répondre aux questions qui sont celles du sujet de l'énonciation. Vous voyez que vous passez là du blanc au noir sans trop y faire attention.

J'ai dit un mot à propos de l'exposé d'Esther Tellermand sur le fait que manipuler le signifiant, quand on a pour tâche, pour tâche !... quand on se trouve amené par sa vocation à manipuler le signifiant comme le fait le poète, on a une vie privée qui est un accident du travail. Ce n'est pas encore remboursé par la Sécurité Sociale mais ça le devrait, éminemment. Pour la raison très simple que l'on devient habité par un amour impossible et que soi-même on se trouve sans cesse osciller entre ce qui serait l'identification au signifiant maître, se faire reconnaître comme maître et en même temps avec cette reconnaissance rater son coup puisqu'on viendrait à manquer ce qui, grâce au jeu de la lettre, vient défaire cette maîtrise et je dirais offrir une jouissance qui est la jouissance vraie. Il n'y a pas de jouissance

plus vraie que celle de la lettre.

Il y a aussi à côté de la psychanalyse infinie, ce que Freud évoquait comme psychanalyse finie. Il va falloir en un mot ou en trois reprendre ce terme qui se conclut par cet acte, acte dont je me permets de vous rappeler qu'il consiste en un changement de discours. Il n'y a pas d'autre acte que celui qui consiste à changer de discours et donc permettrait éventuellement à l'analysant d'inaugurer un autre discours, un autre discours que celui hystérique qu'il cultive obligatoirement durant la cure et qui dans ce cas-là ne le ferait basculer ni du côté du discours du maître dont nous savons après tout que c'est une issue qui n'a rien d'exceptionnel, ni du côté d'un discours savant, ce qui n'a rien non plus d'exceptionnel mais qui serait peut-être susceptible de lui permettre la mise en place de ce qui spécifie le discours psychanalytique, avènement auquel est lié la pérennité ou non de la psychanalyse. Si la psychanalyse devait poursuivre, ne pas être balayée, ne pas disparaître, ne pas être effacée comme un mauvais souvenir, ça ne pourrait être qu'à la condition qu'il y ait ainsi cet acte propre à la psychanalyse c'est-à-dire l'inauguration, comme va du reste la tenter Lacan dans tous les séminaires qui vont suivre, d'un discours qui serait celui de la psychanalyse.

Je voudrais aussi rapidement que possible, parce que je ne souhaite pas prolonger trop votre effort, le nôtre, attirer votre attention sur trois concepts qui sont essentiels aussi bien dans ce séminaire que dans notre pratique. Ces trois concepts, ce sont ceux de phallus, de a et de coupure.

L'usage que fait Lacan du concept phallus a de quoi complètement nous désarçonner dans la mesure où si vous le suivez sur le cross-cap vous voyez très bien que là le phallus n'implique – attendez – nulle coupure, nul tranchement. Il y a un trou, le phallus est la ligne d'interpénétration entre les deux faces de la mitre. Qu'est-ce que c'est que ces deux faces de la mitre ? si ce n'est que l'une des propriétés du signifiant, du fait du jeu de la métaphore et de la métonymie, c'est sans cesse de faire passer dans ce que nous croyons être les dessous, un certain nombre de signifiants. Il suffit de parler et d'opérer un choix pour, du même coup, faire passer dans "les dessous" un certain nombre de signifiants. Freud pensait que c'était dans les dessous. Lacan fait remarquer que ce n'est pas dans les dessous mais que c'est de l'autre côté de la même étoffe. Autrement dit, ce que vous avez ainsi mis de côté, éventuellement refoulé, va forcément revenir, c'est le retour inévitable du refoulé ; vous pouvez vous défendre comme vous voulez, ça va forcément revenir. Mais si ça revient avec un sens sexuel et si du même coup tous les signifiants prennent une Bedeutung sexuelle – le fameux pansexualisme qu'on a tellement reproché à Freud : Vous n'entendez que le sexuel – eh bien s'il n'entend que le sexuel, ce qui est quand même bizarre, c'est que finalement la Bedeutung du signifiant est sexuelle. Comment se fait-il qu'elle est sexuelle ? Donc vous trouvez sur le cross cap au pied de la ligne d'interpénétration ce petit trou qui n'est absolument pas celui des topologues, celui des géomètres, mais qui est donc bien celui de Lacan, qu'il met là. Ce n'est pas le phallus qui est responsable du petit trou qui est là et qui va rendre irréductible ce qu'il en sera de la découpe de l'objet a, c'est-à-dire irréductible en tant que ce sera un trou qui ne pourra pas être rabouté. Ce sera toujours un trou. Ce trou qui est au pied de la ligne d'interpénétration du phallus, c'est le Symbolique qui le met en place sans l'intervention d'aucune puissance qu'elle soit paternelle, religieuse, politique ou autre, c'est le symbolique qui dans le réel creuse ce trou dans la mesure où il ne peut rien saisir du désir qu'il entretient, que ce vide, que ce trou. Le problème c'est que le phallus que Lacan situe dans cette ligne d'interpénétration c'est celui qui est le gardien du sens sexuel à ce passage dans les dessous, s'il n'en est pas l'auteur.

Moi je trouve qu'un décentrement aussi radical qui vient détacher la castration du phallus, même si sans cesse il nous dira que nous appelons le phallus etc... ce

que nous appelons le phallus en tant que cette instance, dont je vous rappelle à propos de la métaphore du Nom-du-père que c'est le désir de la mère qui vient là situer dans le Réel cette instance Une qui l'intéresse et qu'elle va appeler père ; qu'il y a là du père par cette instance Une. C'est elle qui ainsi transforme ce qui vient dans ce dépotoir du trou creusé dans le Réel, qui vient mettre en place cette instance Une et qui va prendre ce nom métaphorique – ce n'est pas un signe "père", ça ne désigne pas une chose, ça ne désigne pas un être, ce n'est qu'une métaphore qui vient à la place, pas d'un autre signifiant, de quelque chose qui n'existe que sous la forme d'un élément innommé, qui sera appelé père et qui donc va fonctionner comme phallus. Je vous dis tout cela dans la mesure où tous ceux qui ont une expérience avec les psychotiques peuvent parfaitement départager les effets que sont susceptibles de produire ces diverses mises en place : le trou, par exemple, qui n'est pas sexualisé, la discordance entre ce qui vient de l'Autre et la parole du sujet, etc. je ne veux pas développer cela pour vous.

Mais le pas à franchir, et que vous avez en partie franchi, c'est que si la combinatoire est ce qui forclôt le sujet dans le Réel, celle de l'inconscient de façon parfaitement semblable – c'est bien pourquoi il y a une grammaire de l'inconscient – celle de l'inconscient stipule pas moins dans le Réel ce Un, le passage du zéro au un, je ne vais pas évoquer ici quoi que ce soit d'autre ; ce Un se présente comme venant organiser et commander toute votre conduite c'est-à-dire celui qui sait comment vous mener. Nous avons chacun d'entre nous dans notre rapport à ce sujet supposé au savoir c'est-à-dire supposé à l'inconscient en tant que combinatoire il ne manque pas de venir situer, forclure dans le réel... Pourquoi Lacan l'appelle-t-il sujet ? Pourquoi ne dit-il pas l'instance ? "Pourquoi ne dit-il pas l'être ? Eh bien, nous sommes tous ainsi liés au fait qu'il y a là quelqu'un qui sait à notre insu nous mener, nous mener comme il faut ou comme il ne faut pas peu importe, dans notre jouissance.

8

Une remarque très rapide au passage : le fait que ce soit le phallus qui vienne comme ça dans le Réel en fait l'objet de la jouissance. C'est bien pourquoi de façon si marquée nous n'avons jamais affaire qu'à une jouissance d'organe !

Trois mots sur l'objet a. Moi j'admire la facilité avec laquelle nous avons raison de faire crédit à Lacan. On se trompe beaucoup moins en lui faisant crédit qu'en y allant comme ça avec méfiance ou en disant qu'est-ce que c'est que ces déconnades ? S'il y a un pari à faire, on perd beaucoup moins dans cette occurrence à lui faire crédit, de même que quand on vient voir l'analyste on ne peut pas faire autrement que de lui faire crédit. Il y a des patients qui arrivent en disant : maintenant je viens faire une analyse, alors vous allez m'expliquer comment vous faites, qu'est-ce que je dois faire, combien de séances, le prix, la technique etc. Il est bien évident que ce disant, il a déjà commencé sa première séance. Le problème, c'est de lui faire entendre qu'il a déjà commencé son analyse. S'il ne fait pas foi, à tort ou à raison, à son analyste il ne fera pas d'analyse. Il n'a pas le choix. Il faut qu'il accepte ce qui fait partie du concept d'inconscient c'est-à-dire ce sujet supposé savoir puisque – Jean Brini a essayé de nous le faire valoir dans un autre domaine – ce sujet supposé savoir il est dans l'inconscient. L'artifice de la cure, c'est d'autoriser l'adresse qui va lui être faite et du même coup qui va l'isoler, lui permettre de se distinguer et de se faire connaître, de se faire aimer.

L'objet a, moi je vous proposerai volontiers pour le repérer une référence dont le simplisme peut être illustratif et pas forcément inexact : celui du rapport que les nombres réels entretiennent avec le zéro et avec le un. Comme vous le savez, les nombres réels sont ceux qui ont la puissance du continu et viennent se développer en un tissu infini entre le zéro et le un ; ils ont cette propriété de rester toujours à distance aussi grands les ferez-vous, de cette limite du zéro et du un ; ce que les

mathématiciens symbolisent par ϵ ; il y a toujours un ϵ plus petit que l'autre. Vous pouvez vous rapprocher mais vous n'y arriverez pas. Ce sont d'ailleurs des exemples qu'à propos d'Achille et de la tortue Lacan développe dans ce séminaire.

Je me servirai de ce support qui, en cette occurrence la mienne, ne vaut que pour la démonstration, pour vous faire remarquer qu'il y a dans l'Autre considéré comme constitué d'une chaîne littérale toujours un hiatus, un élément qui manque pour arriver à la limite, au un, éventuellement cet objet fondamental du désir. Il y aura toujours une lettre, en cette occurrence la nôtre, pour passer ce domaine qui constitue l'inconscient, il y aura toujours une lettre qui fera défaut pour que le désir qu'entretient ce hiatus même, pour que ce désir soit enfin assumé. L'objet a est de cet ordre. Il y aura toujours dans notre occurrence à nous une lettre qui manque pour que cette chaîne littérale inscrite dans le Réel et qui constitue l'inconscient ne parvienne à la saisie – vous voyez je passe sur tout ce que Lacan va développer sur le rapport harmonique et sur le nombre d'or – il y aura toujours une lettre qui manque pour arriver au stade terminal ; non plus avoir affaire à des approches, à des semblants mais aller au terme. Le pas de Lacan est de montrer que ce qui manque n'est pas le phallus ; il est même toujours présent et cela dans la vie de chacun d'entre nous, mais ce qui manque c'est cette lettre qui permettrait à cette organisation qui entretient le désir, enfin, de mener à la mort.

Si vous admettez que le corps est lui-même organisé par cette chaîne de l'Autre, vous voyez tout de suite de quelle manière effectivement ce sont des parties du corps, parties réelles, certaines réelles, d'autres qui le sont de façon moins évidente, car après tout si les fèces sont une partie réelle du corps il devient beaucoup plus difficile de l'évoquer pour la voix et le regard ; pour le placenta aussi. Vous voyez, il y a là des questions qui peuvent surgir. La voix, vous ne savez qu'elle est réelle que dans le cas de la psychose. En tout cas, vous voyez de quelle manière c'est bien la sexualisation de ces trous, sexualisation liée à ce gardiennage phallique, la sexualisation de ces trous qui assure le bon fonctionnement du corps.

9

Les objets auxquels nous avons affaire sont évidemment des représentations de l'objet a. Il faut être pervers pour opérer ce type de franchissement qui va à l'objet lui-même, avec cette énigme qui devrait être reprise chaque fois qu'on parle des perversions c'est que manifestement cet objet lui-même va laisser dans le cas de la perversion une insatisfaction résiduelle, une entame, cette fameuse entame qui a été très bien évoquée tout à l'heure par Roland Chemama, cette fameuse entame du a par le $-\phi$. Autrement dit, pervers encore un effort mais vous n'y serez pas plus ; ce qui est le cas de la perversion car ils ne sont pas moins pris que d'autres dans l'automatisme de répétition.

La coupure enfin. Si Lacan fait remarquer qu'elle doit être double à propos du cross-cap c'est bien parce qu'il faut un second signifiant pour venir situer ce qui est perdu entre les deux ; s'il n'y en a qu'un seul, on peut toujours avoir l'espoir que ça finira par répondre. Il faut qu'il y en ait deux.

Il m'est arrivé de faire l'expérience en clinique de cette nécessité de... Au début ça pouvait me provoquer des effets d'agacement, que les choses aient toujours besoin d'être dites deux fois. Remarquez que c'est comme Lacan ; s'il n'y a jamais personne pour venir constituer le deuxième signifiant eu égard à ce qu'il a dit, ça restera lettre morte. Il faudrait qu'il y en ait au moins un qui là témoigne qu'il a fait le second tour après le premier que lui-même a opéré et que ça répond, et que le consentement se fait sur cette perte qui opère entre les deux signifiants et qui laisse, outre l'objet ainsi manqué, une coupure. Nous parlons toujours de division du sujet à juste titre mais il conviendrait d'ajouter que le sujet n'est que cette divi-

sion. Il est cette coupure même, ce que Lacan justifie largement. Il n'est rien d'autre que cette coupure mœbienne.

Pardonnez-moi, je trouve cela absolument scandaleux. Ce n'est pas scandaleux ? Parce que, enfin, attendez, en tant que sujet, je suis un peu là, je ne peux pas dire ni faire n'importe quoi, j'ai un être quand même, dans le meilleur des cas, j'ai une âme. Alors vous allez me dire que je ne suis rien que cette coupure. C'est moi qui fais coupure. Peut-être est-ce ce qui me rend si coupable vis-à-vis de l'autre, d'y faire arrêt, d'y faire coupure, par mon existence. Vous savez, il y a des personnes qui ne supportent pas de faire obstacle à la circulation. Elles devraient s'arrêter mais elles ne le font pas parce que, si elles s'arrêtent, elles empêchent le flux de se poursuivre, elles seraient responsables d'une stase, ça s'arrête de fonctionner. C'est notre sort de sujet. Nous tâchons de colmater, de suturer ça. Éventuellement, grâce à la grammaire. C'est-à-dire en écrivant.

Avons-nous une appréhension correcte de la façon dont nous sommes sous l'emprise parfaitement suggestionnante du texte ? Évidemment, nous n'en prenons pas la mesure puisque nous sommes dedans tout le temps. Le texte ! Est-ce que vous vous rendez compte de ce que ça fait faire les textes. Les textes, c'est-à-dire ce résidu de la parole, ce déchet de la parole. Les textes ! Nous sommes à genoux devant les textes, nous filons doux, nous faisons les guerres, les révolutions, les conneries, n'importe quoi ! dans la référence aux textes. Nous aimons, nous les adorons les textes. Dire que le sujet se résout à cette coupure, qu'il est cette coupure, qu'il n'est que cette coupure, qu'il n'est pas un Un. Être un Un !

10

Ce n'est pas par hasard si Lacan reprend des traits verticaux à propos du quadrant de Peirce ; chacun de nous est assuré dans son fort intérieur de se soutenir d'un Un. Il y a un Melman. Il y a un Chemama, il y en a un ! {Quelqu'un dans la salle : et moi ? } (rires). Il y en a un parce qu'il y en a toujours un en plus. Il ne faut pas l'oublier celui-là. C'est celui-là qui fait Un. Qu'est-ce que ça veut dire faire un ? Ça veut dire que dans la chaîne littérale vous la découpez en faisant des uns. Le un, c'est le signifiant et forcément du même coup ça devient le signifiant maître parce qu'il se réfère à ce un qui l'a inauguré, si je puis dire. Vous voyez la subversion qu'il y aura de la part de Lacan à faire un séminaire comme le Sinthome ou à reprendre Joyce. Ou à faire comme il s'était mis à écrire avec tous ses néologismes. Faire Un, ce qui fait que le signifiant ne parle que du Un ! Avec les conséquences que ça a bien sûr.

Enfin – rassurez-vous, je ne vais pas vous retenir plus longtemps, ni trop longtemps – l'acte. Il n'y a d'acte que lorsque s'isole d'une façon ou d'une autre ce qui justement vient compléter cette chaîne ouverte. Autrement dit, lorsqu'il y a ce franchissement contre lequel nous nous protégeons pour justement protéger notre jouissance et protéger notre existence. Il n'y a d'acte que dans la mesure où se produit cette oblitération, cette complémentarité de la chaîne et qui vient oblitérer le sujet – il n'y a plus de sujet à ce moment-là – et qui le contraint à une réorganisation qui permette une réouverture où il pourrait là maintenant de nouveau s'installer ; ouverture qui n'est permise que par un autre discours, autre discours générateur d'un nouveau manque et donc aussi bien d'un nouvel amour.

Si Lacan a le toupet de dire que l'acte analytique vient éclairer la présence générale de l'acte dans l'histoire, par exemple, c'est bien, comme il le dit, à cause de la mise en circulation de signifiants, de signifiants qui pour ceux qui étaient là en position de souffrance, de déshérence, d'insatisfaction insupportables, des signifiants qui sont venus répondre, faire complément à la question qui était ouverte et du même coup organiser l'acte qui allait permettre le passage à un autre discours sans que, on pourra le dire avec Lacan, que ça constitue le moindre progrès puisque c'est condamné à tourner en rond. Passer d'un discours à l'autre, le psychanalytique ayant été épargné jusque-là.

Dans mon enfance, par exemple, je me demandais quels étaient ces signifiants qui venaient rendre compte du mal dont individuellement et collectivement nous souffrions. Il y avait les Boches, il y avait le Capital, il y avait les Juifs ; à d'autres époques, il y a eu la Cour, il y a eu l'Église.

Dans l'analyse, de quoi s'agit-il ? Il ne s'agit pas d'offrir à l'analysant le leurre qui lui permettra de poursuivre sa connerie, c'est-à-dire la connerie qui consiste à prendre un leurre pour la vérité même. Il s'agit de permettre que, dans la parole de l'analysant, vienne en quelque sorte se produire, s'isoler ce qui jusque-là était cryptogramme ; comme vous le savez, le linguiste fondateur est allé jusqu'à supposer qu'il y avait des cryptogrammes dans les poèmes, les épigraphes qu'il étudiait, qu'il y aurait toujours un cryptogramme dans les textes. Par le cryptogramme organisateur du fantasme, puisque justement il existe, pourrait ainsi s'opérer le changement du discours qui, dans ce cas-là, dans la mesure où ce serait un dire, un dire parce que c'est du Réel que ça viendrait, mais un dire sans parole parce que si c'est d'une parole que c'est articulé c'est articulé d'un lieu, d'un sujet qui désigne ce lieu même, comme étant celui que le psychanalysant aura à venir habiter, son futur domicile ; donc un discours sans parole, à la limite un jeu d'écritures, qui vienne là se produire dans la cure et permette à l'analysant une meilleure issue que celle du passage au discours du maître, au discours universitaire ou à la perpétuation du discours hystérique.

On comprend donc bien que au moment de l'acte, le sujet n'y est plus, il est obli-téré, il est éclipsé par l'objet même qui à ce moment-là surgit ; ça se fait sans lui. Et le coup d'après quand il se réveille des effets de l'acte qu'il a produit, ce nouveau sujet n'est plus celui d'avant. Donc il y était, ou il peut dire qu'il y était sans jamais y avoir été, mais il ne peut en parler qu'à l'imparfait.

Le discours de l'analyste implique une atopie du sujet. Que veut dire une atopie du sujet ? Ça veut dire qu'il est amené à reconnaître qu'il n'a pas de territoire dont il serait le propriétaire, de lieu qui lui serait propre, de frontières qui seraient les siennes et sur lesquelles il aurait à veiller, de ce qui du même coup légitimerait toutes les limites, tous les interdits que le bon sens met en place, la morale qui s'en déduit. Si Lacan est atopique c'est parce que dans le champ de l'Autre il consent à cette nomadisation. Il faudra le représenter sur un dromadaire avec un troupeau derrière en train de nomadiser dans le désert, là où il n'y a rien. Il nomadise, c'est-à-dire qu'il ne fait pas du lieu d'où s'exerce sa parole dans telle ou telle circonstance le domicile, l'organisateur du monument de l'institution qui va constituer son être. Je ne veux pas rentrer dans l'histoire de l'atopie de Socrate et savoir si elle était du même ordre, je laisse cela de côté.

Évidemment, aujourd'hui on assiste à une nomadisation généralisée. C'est épa-tant. Lacan a été entendu ; c'est passé dans la culture. Vous prenez l'avion, vous êtes effrayé de voir ces masses et vous vous dites où vont-ils ? Et pour faire quoi ? Vous prenez les trains qui sont systématiquement bondés et vous vous dites mais où vont tous ces gens ? Moi, je vais là parce qu'on est venu m'embêter pour que je participe à un colloque alors j'y vais ; mais eux ? Ils ne vont pas tous à un colloque ! (éclats de rires de la salle) Il est évident qu'il y a aujourd'hui une nomadisation liée à une idée de la jouissance qui consiste à occuper les diverses places possibles, y compris d'ail-leurs comprenant les identités sexuelles ! Toutes les places sont bonnes à jouir. Il faut donc tout essayer, faire toutes les expériences, comme on s'exprime. Lacan n'avait pas prévu cela. Il se trouve qu'il y a évidemment bien longtemps, il y a quelque temps, j'avais discuté avec lui de ce problème de la nomadisation. Il était évidemment pour le rétablissement de la nomadisation. Parce qu'après tout je laisse tomber les digressions trop chaudes, trop brûlantes. Mais à l'époque je lui avançais des objec-tions quand même, mais il n'avait pas prévu, et moi non plus, le fait que la nomadi-sation serait simplement la volonté de participer à la jouissance de l'Autre, d'un autre,

n'importe quel autre, n'importe qui. De pouvoir en être.

Je termine sur le *Wo Es war soll Ich werden*. C'est là que Lacan subvertit Freud, il faut bien le dire parce que le *Wo Es war soll Ich werden* équivaut à dire : je désire donc je suis. Ça reprend d'une certaine façon la formule spinoziste « le désir est l'essence de l'homme ». Je suis mon désir. Or Lacan à propos de cette formule nous fait remarquer... il essaie de nous forcer à reconnaître que *Ich* n'a pas de substance, que c'est seulement une coupure et que le ça ne vaut que comme obturateur d'un vide. Alors ceci amène si c'est pris en compte à savoir s'il y aura un psychanalyste ou s'il y aura du psychanalyste ?

« Un psychanalyste » ça suppose forcément l'au moins un qui vient leur servir de référence, qui fait d'eux une classe, « Du psychanalyste », ça veut dire qu'il y a ceux qui effectivement consentent à opérer comme support de l'objet a, ce qui fait que même si on peut les compter, les dénombrer et dire dans l'Association il y a tant de psychanalystes, il reste que, en tant qu'objet a, ils ne peuvent pas se confondre avec le Un.

Donc vous voyez que là aussi nous avons à trancher, à décider sur le fait de savoir si nous devons fonctionner comme une suite de psychanalystes ou bien comme nous reconnaissant cette particularité qui nous permet d'être désignés comme le fait que sans qu'il y ait un psychanalyste – s'il n'y en a qu'un ça commence à être gênant – mais qu'il y a du psychanalyste. À cette corporation bizarre, c'est le seul sort qui est logiquement tenable, qui est pour elle vivable

Merci à tous ceux qui ont organisé et participé à ces journées. Je sais que, en ce qui me concerne, ils m'ont largement aidé à travailler, à prendre les mesures de mes propres limites d'appréhension. Ne serait-ce que pour cela, je leur en suis reconnaissant.

Merci pour votre attention et pour votre présence.

(Texte non revu par l'auteur)